

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



LE JUIF ERRANT.

CONTES POUR LES GRANDS ENFANTS.

(Suite.)

XXIX.—AU FEU!

Il était minuit. Tours en Touraine avance de deux heures sur Paris. Minuit est le beau moment des bals de la préfecture. Le punch fumait. Le procureur général se familiarisait avec M. Lamadou, commandant de la gendarmerie. La maréchale de camp avait trouvé un valseur!

Sir Arthur regardait la comtesse Louise. En conscience, le vicomte Paul avait peut être raison de détester les Anglais. Le regard de sir Arthur faisait froid, honte et peur.

La comtesse Louise, au bras de son bien-aimé Roland, avait quitté la salle de danse pour prendre l'air sur la terrasse. Là, parmi les senteurs embaumées qui montaient du parterre, ils causaient d'amour et d'avenir: c'est-à-dire de Paul, le cher enfant qui était leur cœur.

Ils furent interrompus au milieu de leur intime causerie par le croassement d'un corbeau.

C'était sir Arthur qui disait en français:

—Voaié! voaié! Jé prié vos! Voaié cette biou-tifoul spectacle! Jé croyé que c'éte un boréal aurora! indeed!

De fait, le ciel avait des teintes ardentes fort extraordinaires, mais ce foyer de pourpre ne brûlait pas vers le nord.

La terrasse fut pleine de curieux en un clin d'œil.

—C'est un incendie! s'écria le commandant de gendarmerie au premier coup d'œil.

—Et un terrible incendie! ajouta le préfet.

—Dans quelle direction?...

La comtesse Louise avait déjà le cœur serré. Elle sentait le bras du colonel frémir sous le sien.

—Dans la direction de l'ouest, dit le président.

—Vers Luynes...

On peut se tromper, ajouta la maréchale de camp, mais on jurerait que c'est la maison de campagne du colonel de Savray.

Louise étouffa un cri de terreur.

—Paul! prononça-t-elle: Mon fils!...

A l'instant où Roland, fou déjà d'inquiétude, se précipitait au dehors, un soldat couvert de poussière et ruisselant de sueur traversa les salons. C'était le hussard Joli-Cœur.

—Colonel, dit-il, la caserne est prévenue. On a fait ce qu'on a pu. Venez.

En même temps, le tocsin sonna aux églises, et la ville éveillée lança ce long cri d'alarme:

—Au feu!... au feu!... route de Luynes... chez le colonel comte de Savray!

XXX.—L'INCENDIE.

La calèche courait au galop furieux de ses deux chevaux. Le colonel Roland soutenait dans ses deux bras la comtesse Louise mourante.

On rencontrait sur la route les hussards qui se hâtaient, les pompiers qui allaient à perdre haleine, la foule secourable ou simplement curieuse qui trotait en bavardant.

—Paul! murmurait la comtesse. Personne ne me parle de Paul!

Derrière la calèche, à la place du valet de pied, il y avait un homme chaudement enveloppé dans un ample manteau. Cet homme se penchait parfois sur la capote relevée pour regarder la comtesse Louise. On aurait pu reconnaître alors les cheveux fades et les cils blondâtres de sir Arthur brillant aux rayons de la lune.

On rencontre parfois chez les Anglais de chevaleresques dévouements. Peut-être que sir Arthur avait choisi cette voie pour arriver plus vite et livrer bataille à l'incendie.

Au tournant des peupliers, ce fut un magnifique et horrible tableau. La villa n'était qu'une immense gerbe de flamme, éclairant ce doux paysage où naguère il y avait tant de bonheur!

Les hussards attaquaient le feu, et avec quelle vaillance! Qui n'a vu nos soldats français aux prises avec ces tempêtes embrasées n'a jamais admiré le sublime transport de la vaillance humaine!

On les voyait se lancer en masses, comme si la charge eût sonné, comme si l'ennemi eût été de chair et d'os; on les voyait attaquer, tête baissée, le fulgurant colosse. La plupart étaient repoussés au premier choc, mais certains passaient: des démons, des salamandres, qui s'agitaient, noirs, dans la rouge fournaise.

—Paul! criait la comtesse Louise. Paul est-il sauvé?

Le colonel Roland s'était élancé hors de la calèche. Il gravissait la colline.

Sir Arthur sauta à terre et le suivit, laissant Louise plus qu'à demi évanouie.

Des blessés passaient, portés sur des brancards. Louise n'osait plus interroger, mais elle entendit qu'on disait:

—Il n'y a plus que l'enfant en haut, tout en haut de la maison!

Louise joignit les mains, prononça le nom de Dieu et tomba sans connaissance.

XXXI.—LE PÈRE DU COLONEL.

Il y avait tout en haut de la villa une chambre solitaire, d'où la vue était splendide. De là, un véritable panorama se déroulait autour du regard. Le colonel comte de Savray avait fait de cette pièce son cabinet de travail. Il y couchait souvent.

Après le grand dîner du pavillon, donné en imitation du gala de la préfecture, le vicomte Paul, « qui était papa, » avait absolument voulu être comme papa et coucher dans la chambre du travail.

Tous les convives du vicomte Paul étaient un peu gaillards. Si Wellington s'était montré il y aurait eu grabuge. Wellington, fidèle à sa prudence historique, ne se montra pas. On laissa faire le vicomte Paul comme il voulut. Fanchon et Joli-Cœur, après l'avoir mis, glorieux et joyeux, dans le grand lit, se retirèrent.

Or le vicomte Paul avait oui dire que son papa s'enfermait dans la chambre de travail. Dès qu'il se sentit seul, il se leva et alla, pieds nus, tirer le verrou. Après quoi, tranquille et sûr d'avoir singé consciencieusement son papa, il se recoucha pour bientôt ronfler comme un vicomte qui a fait bombance.

Joli-Cœur et Fanchon la nourrice restèrent à

causer. Ils parlèrent de cette étrange histoire, racontée à la préfecture par Mme Lancelot, des domaines. Il paraît que cette histoire était vraie, puisque Joli-Cœur et Fanchon, témoins oculaires, ne donnaient point de démenti au bizarre récit que nous avons entendu. Mais il paraît aussi que Mme Lancelot, des domaines, ne savait pas tout, car Fanchon et Joli-Cœur parlaient d'un malheur...

Ils disaient: Quel dommage! Un homme qui avait été, jusqu'à soixante ans, le plus digne seigneur de la terre!

Comme nous n'avons aucune raison de garder le secret, nous dirons en deux mots de quel malheur il s'agissait.

Le père du colonel, honnête gentilhomme, était venu habiter Lamballe avec le jeune ménage. À dater de cette nuit mystérieuse, qui fut suivie de tant de prospérités, le bonhomme devint méconnaissable. On ne peut prétendre qu'il eût perdu la tête, car il raisonnait fort bien; mais, selon l'expression de Fanchon, « un diable était entré dans son corps! » Il scandalisait la ville par ses débauches, il blasphémait comme un damné, il buvait comme une éponge, il volait...

Il volait! Un vieux gentilhomme! Il faisait pis encore. Je ne sais pas, en vérité, comment Mme Lancelot ignorait cela. Si elle l'avait su, quel succès à la préfecture! Il est vrai que les Savray avaient quitté Lamballe peu de jours après le passage du fantastique voyageur.

Une nuit, le père du colonel avait disparu. Les gendarmes...

Mon Dieu, oui! Joli-Cœur et Fanchon pensaient que le bonhomme avait fini ses jours en prison.

Et Fanchon disait en secouant la tête:

—Quand l'UN se montre, l'AUTRE n'est pas loin...

L'un, c'était Isaac Laquedem; l'autre, c'était Ozer, le soldat au vinaigre et au fiel.

XXXII.—COMME ON BRÛLE.

Il y a sur nos grèves un singulier petit animal qu'on nomme un *bernard-l'ermite*. C'est un crustacé qui, pour la forme, tient milieu entre le crabe et le homard. Pour la taille, il est moitié d'une crevette, et ne sert absolument à rien.

Son état est de tuer les bigornes, pour les manger d'abord et ensuite pour s'emparer de leurs maisons.

Ainsi fait ce misérable soldat Ozer, troisième sorte de Juif errant. Il a ce terrible pouvoir d'introduire son âme indigne dans le corps des honnêtes gens, et alors, va comme je te pousse! Un saint de cinquante-huit ans peut se faire guillotiner avant la soixantaine, quand il a le soldat Ozer au corps.

A combien de catastrophes la vie humaine n'est-elle pas exposée, en dehors même de la garde nationale, des effets toujours fort inquiétants de la foudre, et des tremblements de terre, quand on habite la Martinique!

—Quand l'UN se montre, l'AUTRE n'est pas loin, nous a dit Fanchon la nourrice.

Il paraît certain que ce diabolique soldat Ozer parcourt les mêmes parages qu'Ahasverus, le Juif Errant n° 1. Quant à Cataphilus, portier de Ponce Pilate et Juif Errant n° 2, il ne fait pas grand bruit dans le monde.

Pendant que Fanchon et Joli-Cœur causaient, se

demandant où pouvait être passé le voyageur au long bâton qui avait ombre sur le soleil couchant, le bon abbé Romorantin disait ses prières du soir avant de se mettre au lit, et M. Galapian, surnommé l'Addition, s'occupait d'une autre règle d'arithmétique que les hommes d'affaires affectivement, dit-on. Elle est connue sous le nom de soustraction. A la différence du vol, qui est aussi une règle d'arithmétique, mais qui a mauvaise mine, la soustraction propre et décente a des mœurs pleines de douceur et place à la caisse d'épargne.

M. Galapian, dès ce temps-là, avait de mignonnes économies.

L'abbé Romorantin et M. Galapian habitaient tous les deux le second étage de la villa.

Au premier étage, en l'absence des maîtres, il n'y avait personne.

Au rez-de-chaussée, tous les domestiques de la maison, mis en belle humeur par le dîner du pavillon, continuaient à festoyer. Dieu merci, et grâce au sommelier qui était un brave cœur, on festoyait partout : à la cuisine, à l'office, à l'écurie. Sapajou essayait de marcher au plafond comme les mouches et ne pouvait pas.

Vers dix heures, tout le monde se coucha, quelques-uns dans leur lit, les autres sous la table.

Nul ne peut répondre d'une maison ainsi gardée, et ceux qui vont aux bals de la préfecture ne sauraient prendre trop de précautions.

Dans le milieu mystérieux où vit notre histoire, on pourrait croire à quelques diableries, mais, en vérité, point n'en était besoin. La moindre chose suffit ; une bougie tombée, une lanterne cassée, une lampe qui se renverse. La charmante villa du colonel était une bâtisse légère.

Vers dix heures et demie, les dormeurs s'éveillèrent en sursaut, suffoqués par une épaisse fumée. Ils perdirent du temps à se frotter les yeux. Les têtes étaient encore fort troublées ; on s'accusa mutuellement, on se disputa, on se gourma. Le feu n'en allait que mieux.

On sortit enfin. Les flammes s'élançaient déjà par les fenêtres du premier étage.

Heureusement, l'aile droite, où le vicomte Paul dormait d'ordinaire, restait loin du foyer de l'incendie. Fanchon et Joli-Cœur, les deux gardes du corps de l'enfant sommeillaient.

Plusieurs songèrent bien à les éveiller, mais en ce moment, des cris lamentables partirent du second étage. C'était M. Galapian qui implorait secours pour lui et ses économies.

Il était là, en chemises, à la fenêtre de sa chambre. Il appelait chacun par son nom. Il prenait Dieu à témoin, lui qui ne croyait qu'au diable. Il promettait des monceaux d'or.

On dressa des échelles. Rien ne menaçait encore le quartier du vicomte Paul. On prit le temps de sauver ce Galapian, et par la même occasion le bon abbé Romorantin, qui prit sa course vers le logis de son élève.

Ce fut lui qui éveilla Joli-Cœur et Fanchon.

—Le lit du vicomte Paul est vide ! s'écria-t-il avec angoisse.

Tout le monde avait oublié la fantaisie du vicomte Paul.

Personne ne se souvenait que le vicomte Paul

avait voulu coucher dans la chambre du colonel, — tout en haut de la maison qui désormais flambait comme un immense bûcher.

Ce fut d'abord une grande stupeur, — puis un cri de détresse.

—Paul ! Paul ! le trésor de madame ! le fils unique du colonel !

XXXIII.—LES ASSAULTS.

Il n'y eut guère que M. Galapian pour garder son sang-froid. Encore criait-il aussi haut que les autres, parce qu'il avait perdu une de ses pantouffes.

L'abbé Romorantin se jeta comme un fou dans l'escalier ardent et revint tout grillé, le pauvre brave homme.

Déjà Joli-Cœur avait dressé la grande échelle des couvreurs et grimpait. Un châssis de fenêtre tomba sur lui et le rejeta blessé sur le pavé de la cour. Fanchon, agenouillée, pria en se frappant la poitrine. Tout le monde avait bien du chagrin, mais cela ne sauvait point le vicomte Paul.

A chaque instant on s'attendait à voir le pauvre bel enfant paraître, blanc de terreur parmi le rouge vif des flammes, à la fenêtre ouverte de la chambre haute.

Mais la fenêtre restait fermée, et le vicomte Paul ne se montrait point.

Dormait-il parmi tous ces fracas et au-dessus de cette brûlante fournaise ?

Joli-Cœur sauta sur un cheval, sans selle ni bride, et courut vers la ville. C'était un vieux soldat. Il éveilla la caserne des hussards avant de prévenir le colonel.

Les hussards vinrent d'abord. Ils mirent bas l'uniforme. Quatre cents hommes demi-nus donnèrent le premier assaut à l'incendie. Le feu est un terrible ennemi. Ah ! si c'eût été aussi bien un fort défendu par des Anglais !

Le feu fut vainqueur. Trente blessés restèrent couchés sur le pavé de la cour.

Les pompiers arrivèrent ensuite. Des héros, ceux-là, qui accoutument depuis longtemps la foule à ouïr le merveilleux récit de leurs modestes prouesses. Ils ont tant fait, qu'on s'habitue à ces exploits de tous les jours. Il semble qu'on ne leur doive plus rien et qu'ils soient de fer ou de pierre.

Les pompiers ! J'ai vu des gens rire en prononçant le nom de ces soldats du dévouement sublime.

L'eau s'élança en gerbes étincelantes et retomba sur le brasier qu'elle aviva. C'était comme une colossale fusée qui couvrait toute la colline de sa poussière de feu. — Puis, le premier moment passé, le feu pâlit, la fumée s'épaissit.

A leur tour, les pompiers tentèrent l'escalade, car tout autour d'eux on disait :

—Dans la chambre du haut, tout en haut, le fils de la maison est couché.

Les pompiers montèrent, plus froids, plus prudents, plus expérimentés que les hussards. Ils arrivèrent plus haut. Ils n'arrivèrent pas au but.

Le pavé de la cour eut d'autres blessés, et le brave qui dirigeait l'escouade prononça tout bas :

—L'enfant du colonel est perdu !

XXXIV.—L'ESCALIER.

Où était-il donc le colonel comte Roland de Sa-

vray ? on l'avait vu quitter la calèche et gravir la colline. Personne n'avait remarqué que sir Arthur montait derrière lui.

Où était-il ? On le cherchait en vain. C'était une chose étrange que l'absence du maître dans ces circonstances désespérées.

La comtesse Louise restait toujours évanouie dans sa calèche. Personne ne la gardait. Cochers et valets étaient au feu.

Hussards et pompiers, réunis cette fois, se préparaient pour une suprême tentative. L'escalier central était nu par suite d'éboulements successifs. On espérait l'atteindre.

Pour quiconque n'a jamais vu réussir les splendides folies du courage, c'était une entreprise extravagante.

Les trompètes du régiment de hussards sonnèrent comme pour la charge, et deux bataillons intrépides se ruèrent sur la villa embrasée.

En ce moment, la comtesse Louise s'éveillait.

Elle put voir ces anges noirs marcher dans le feu... vaincre le feu, allions-nous dire, car les deux escouades pénétrèrent jusqu'à l'escalier.

Mais l'escalier s'abîma, lançant vers le ciel une colonne d'étincelles tourbillonnantes.

Il y eut une exclamation profonde comme un râle.

Puis un cri d'étonnement joyeux.

Car tout le monde vit, et la mère comme les autres, un homme,—était-ce un homme ?—qui paraissait à la fenêtre de la chambre haute.

Cet homme était de grande taille. Il portait une longue barbe que la poussière de feu saupoudrait ; il avait un long bâton à la main. Il tenait entre ses bras un enfant, vêtu seulement de sa chemise blanche.

Et l'enfant semblait dormir.

La comtesse Louise tendit ses bras tremblants. Elle n'avait pas de paroles ; mais comme son cœur tout entier jaillissait vers Dieu !

L'homme enjamba le balcon. L'incendie l'éclairait mieux que n'eût fait un beau soleil d'été. Il était calme et recueilli. Derrière lui, était-ce un flocon de fumée ou une forme humaine ? Bien des gens, parmi ceux qui étaient là, frémissant, espérant, admirant, prononcèrent le nom de Lotte.

Et il y en eut qui ajoutèrent :

—La fille du Juif errant !

XXXV.—DISPARITION DE SIR ARTHUR.

Où était le comte Roland de Savray, le maître, le colonel, le père ?

Il n'y avait plus d'escalier, et les flammes léchaient les pans de murailles noircies. L'homme se mit à marcher, à descendre. Il se servait des débris de murailles comme de gradins, son pas était sûr et lent. L'enfant semblait dormir toujours entre ses bras.

Il atteignit le sol de la cour. Un grand cercle se fit autour de lui, composé de gens qui admiraient et qui avaient peur.

Joli-Cœur et Fanchon baisèrent un pan de sa houppelande brûlée. Le bon abbé Romorantin balbutiait une oraison. M. Galapian n'osa pas prier l'homme de lui aller chercher son autre pantoufle.

L'homme traversa la cour et descendit la colline. On savait où il allait, et chacun disait : « La mère ! la pauvre mère ! »

Quand l'homme était tout près, on ne voyait point cette forme indécise qui ressemblait à la petite Lotte. Mais quand l'homme s'éloigna, descendant la pente, les leurs de l'incendie éclairèrent une vision vague qui semblait onduler à la brise des nuits.

L'homme remit l'enfant à la mère et ne s'arrêta point pour entendre ses actions de grâces. Il continua sa route. On le vit disparaître derrière les peupliers.

En ce moment, le colonel comte de Savray se montra tout à coup auprès de la calèche. Il y avait en lui quelque chose d'étrange et d'inusité. Quoi ? nul n'aurait su le préciser.

—Le bambin est sauvé, tant mieux ! dit-il d'une voix qui était bien la voix du colonel, mais où il y avait comme un écho de l'accent guttural de sir Arthur.

La mère cessa de caresser passionnément le vicomte Paul, qui allait s'éveillant dans un sourire. Cette voix la blessait autant que les paroles prononcées.

Était-ce bien le comte Roland qui parlait, le comte Roland qui avait pour son fils unique une tendresse si folle ?

Joli-Cœur et Fanchon échangèrent un regard.

—Le vieux gentilhomme avait cette voix-là à Lamballe... commença le hussard.

—Quand d'honnête qu'il était il devint damné coquin ! acheva la nourrice.

Le colonel, cependant, bâillait à se démettre la mâchoire.

—Ça, dit-il, allons coucher à l'auberge. La maison était assurée.

La comtesse Louise se recula pour ne le toucher point. Son cœur aimant s'étonnait de ne plus sentir qu'une froide répugnance. Elle serrait contre sa poitrine le vicomte Paul qui disait tout bas :

—Qu'a donc papa ? C'est bien papa, et pourtant je n'ai pas envie de l'embrasser.

Le lendemain, le colonel avait perdu tout à fait cet accent anglais, mais la comtesse Louise et son fils étaient bien tristes sans savoir pourquoi.

Sir Arthur avait disparu, et depuis on ne le revit plus à Tours en Touraine.

(A continuer.)



HISTOIRE DE CINQUANTE ROSIERS.

(Suite et Fin.)

—Nous devons nous y attendre ? s'écria Dubuisson.

—Oui, monsieur, pour peu que le caractère de ma tante vous fût connu !

—Mais vous-même, tout à l'heure, ne nous envoyiez-vous point vers elle ?

—Oui.

—Et vous saviez ce qui en devait résulter ?

—Comme si je l'avais dû inspirer à ma tante !

—Alors vous avez quelque corde de sauvetage à nous tendre ?

Pas la moindre !

—Je ne comprends plus.

—Je comptais sur la fertilité de votre imagination.

—Vraiment ? Eh bien, madame, continua Dubuisson, il est un moyen de salut !

—Lequel ?

—Vous êtes veuve, partant, libre de disposer de vous : daignez m'accepter pour mari !

—Votre moyen n'est pas particulièrement ingénieux.

—Quant à Pierre, ajouta Dubuisson, je le guide dans quelque opération de finance, je lui en fais les fonds ; d'ici à un an, il gagne un demi million et épouse Mlle Camille !

Cependant la polka achevée et quelque autre danse encore, Marc et Camille revinrent dans la salle basse.

—Tu polkes, toi ! dit Valentine à sa sœur, et ici l'on se désespère !

Le visage de la jeune fille, tout à l'heure épanoui, se rembrunit aussitôt.

—Ma tante a refusé ? demanda-t-elle en tremblant.

—Carrément ! répondit Dubuisson.

—De quelle façon vous y êtes-vous pris ? demanda Marc.

—Mais, carrément aussi !

—J'entends ! « Madame, voulez-vous, s'il vous plaît, accorder la main de vos nièces à mon ami Pierre, qui a beaucoup de noblesse, mais peu d'argent, et à moi qui ai beaucoup d'argent, mais pas du tout de noblesse ? » C'était habile !

—A notre place, qu'eussiez-vous fait ?

—Je l'ignore ; quelque chose de mieux ; à coup sûr ; d'autant plus que cela n'aurait pas été difficile !

—Non, non, tu n'aurais rien fait de mieux ! s'écria Pierre. Nous rêvions le ciel, on nous rejette brutalement dans la réalité, on est dans son droit !

Cette sortie, accueillie par une grimace peu respectueuse de la part de Marc, valut à Pierre de la Chesnaie un regard de tendre commisération de la part de Camille.

—Pourquoi repousser mes expédients ? reprit alors M. Dubuisson.

—Monsieur avait trouvé des expédients ? demanda Camille avec intérêt.

—Monsieur m'épousait, moi qui puis disposer de moi, lui répliqua sa sœur, non sans railler un peu, et en six mois il faisait gagner cinq cent mille francs à M. de la Chesnaie qui dès lors t'épousait à son tour.

—Tenez, par exemple, poursuivit Antoine sans se laisser déconcerter, nous achetions ces mauvaises terres que Mme de Kerkadec possède entre Rennes et Saint-Malo.

—Des terres, de mauvaises terre appartenant à Mme de Kerkadec, et dont elle ne fait rien ! s'écria Marc de la Chesnaie, interrompant M. Dubuisson en bondissant comme piqué au vif par quelque aiguillon ; ah ! maladroits que vous êtes ! Un tel moyen dans les mains et n'en pas tirer parti !

—Je ne comprends pas ! fit Dubuisson.

—Parbleu ! c'est bien ce qui me fâche !... C'est comme lui, ajouta Marc désignant son parent, parions qu'il n'a pas dit un mot de certain service rendu par son grand-père au propre père de Mme de Kerkadec !

—Escompter l'héroïsme ou la vertu des siens, fit répliqua M. de la Chesnaie.

—Tenez, reprit Marc, unissant les mains de Pierre et de Dubuisson, vous êtes dignes l'un de l'autre !

Sur ces entrefaites, Mme de Kerkadec, qui avait remarqué l'absence de ses nièces et de MM. de la Chesnaie et Dubuisson, en conçut quelque inquiétude, et vint, dissimulant poliment ce qu'elle éprouvait engager les unes et les autres à rentrer au bal.

Tous, naturellement, se rendirent à son invitation, sauf Marc. Il fit plus. Après un signe aux quatre jeunes gens, il sut retenir auprès de lui la marquise de Kerkadec.

—Madame, fit-il d'un air très-dégagé à l'instant où la marquise allait suivre ses nièces est-ce que vous tenez énormément à retourner là dedans ?

—Est-ce que vous tiendriez à m'en empêcher ? repliqua la marquise d'un ton qui n'avait rien de caressant.

—Vous y auriez un spectacle si navrant !

—Qu'est-ce à dire ?

—Eh oui ! ces quatre jeunes gens, vous les avez réduits au désespoir ! Ils vont à la danse avec le même entrain qu'ils iraient à l'enterrement.

—Par exemple !

—Vous n'avez pas vu ça ?

—Parlez pour vos deux amis, monsieur ! Mes nièces sont trop bien élevées pour avoir hasardé leurs affections !

—Hasarder est dur ! En quoi donc, je vous prie, madame, mes deux amis vous semblent-ils si peu dignes de Mme de Linval et de Mlle Camille ?

—C'est pour m'adresser cette question que vous me retenez céans ? répliqua la marquise remontant vers la droite.

Elle touchait déjà le seuil de la porte de la galerie, lorsque Marc, changeant de ton et de manière :

—Mes deux amis sont deux fous, deux amoureux c'est tout dire, s'écria-t-il. Comme vous avez dû leur rire au nez quand, sans autres circonlocutions, ils vous ont demandé la main de vos nièces !

—Je ne leur ai pas ri au nez, monsieur ; je la leur ai refusée, voilà tout !

—Et c'était bien fait ! riposta Marc avec un tel accent de conviction, que la marquise, s'en trouvant piquée de curiosité, redescendit auprès de lui.

—Venir, quand on n'est qu'un Dubuisson ou un marquis sans le sou, continua Marc, venir demander tout orûment à Mme de Kerkadec des filles de Kerkadec en mariage ! voyez-vous, quand j'ai appris cela !... Ah ! si Pierre de la Chesnaie vous avait dit : Il est vrai, madame, depuis cent cinquante ans bientôt, les la Chesnaie sont ruinés ; ils se sont ruinés au service de l'Etat, et ils s'en font gloire ! mais enfin il sont ruinés. Ce serait donc trop d'audace à moi d'aspirer à la main de Mlle Camille, si ce n'était en même temps vous offrir l'occasion d'acquitter une de ces dettes dont le souvenir est doux aux cœurs généreux sans nul doute, mais dont aussi, par générosité même, on souhaite s'acquitter.

—Une dette ! s'écria la marquise.

—C'est comme l'autre, le Dubuisson, poursuivit Marc, feignant de n'avoir point remarqué l'interruption de Mme de Kerkadec, lorsque je songe à tant d'ineptie, j'enrage ! Ce garçon n'est pas un sot, pourtant ; c'est un des meilleurs opérateurs que l'on connaisse à la Bourse de Paris ; mettez un sou sur un projet qu'il patronne, et, du midi au soir, votre sou devient argent blanc !... A ce propos, ces terrains vagues que vous avez dans le département d'Ille-et-Vilaine, sur la route de Rennes à Saint-Malo, il paraît que c'est de bien mauvaise terre ! Y pousse-t-il de la fougère seulement ?

—Qu'est-ce que cela vous fait ? qui vous en parle ?

—Cela se rattache à ce que cet animal de Dubuisson aurait dû vous dire.

—Voulez-vous que je vous dise une chose, moi ? c'est que votre conversation est d'un insupportable décousu !

—Vous avez la bonté d'y prendre quelque intérêt ? Parbleu ! madame, vous avez bien raison ! Je ne sache pas d'homme au monde sur qui à cette heure pèsent de plus graves responsabilités ! Ainsi, votre terre de là-bas est ce qu'on appelle de très-mauvaise terre ? Combien donc en avez-vous ?

—Trente-cinq kilomètres de superficie.

—Si vous en trouviez acheteur, vous vous en déferiez bien, séance tenante, à raison de deux francs le mètre ?

—Tout propriétaire à ma place en ferait autant. Après ?

—Après ? C'est ce que Dubuisson aurait dû vous dire. A raison de deux francs le mètre, vos trente-cinq kilomètres forment un total de soixante et dix mille francs ; cependant, j'ai quelque raison de penser que Dubuisson, qui en a besoin, cût volontiers payé cette mauvaise terre le prix que se vend en Bretagne la terre végétale la meilleure.

—Trois francs ?

—Total, cent cinq mille francs.

—Joli denier !

—Oui, je sais qu'il n'eût point osé marchander

ce prix à Mme de Kerkadec, sa tante, ajouta Marc appuyant.

Mais il n'avait pas besoin d'appuyer pour que la marquise se sentit courroucée de la qualification.

—Sa tante ! s'écria-t-elle, un Dubuisson, jamais !

—Je m'étais laissé dire qu'en femme raisonnable vous saviez apprécier la valeur de l'argent.

Où, monsieur, oui ! Cela ne suffit point cependant pour engager une Kerkadec dans une mésalliance. Qu'en dirait mon fils, M. le baron ?

—N'ayant point l'honneur de connaître M. le baron, je ne saurais rien préjuger de son appréciation ; mais M. le baron n'est que le cousin et non le frère de Mme de Linval ; M. le baron pourrait gémir, il ne pourrait vous empêcher de conclure le bonheur de votre parente en même temps qu'une excellente transaction.

—Dubuisson ! Mme Dubuisson ! non, monsieur, non ! Je ne saurais m'habituer à l'appeler de la sorte.

—On nous a déjà habitués à tant de choses, nous autres !

—N'en parlons plus. Les ombres des Kerkadec se dresseraient toutes contre moi.

—Réfléchissez.

—C'est inutile.

—Pourtant...

—Non, non, non !

—Du reste, madame, reprit Marc, on ne peut qu'admirer ce dévouement à vos convictions. Sacrifier comme cela cent cinq mille francs à une susceptibilité exagérée, il est vrai, mais après tout émanant d'un principe honorable, c'est grand !

—Si, néanmoins, votre ami a besoin de ma terre, monsieur, cela ne m'empêchera pas de la lui vendre au taux courant, ajouta Mme de Kerkadec, la propriétaire reprenant ses droits sur la grande dame.

—Je crois bien que, se sachant repoussé, répliqua Marc, le pauvre Dubuisson n'aura plus de cœur à rien et renoncera à toute spéculation, dans un pays surtout où le bonheur de la Chesnaie lui serait un éternel supplice.

—La Chesnaie ! s'écria la marquise ; mais la Chesnaie n'obtiendra pas plus Camille que votre Dubuisson Valentine !

—Madame, reprit Marc avec un grand sang-froid, tout à l'heure, je vous le jure, vous en appellerez de cette décision.

—De ma vie je n'ai connu personne qui eût plus que vous le don de m'irriter, dit la marquise, faisant un pas vers le grand salon.

Vous ne me demandez pas le pourquoi de ce que j'avance, madame ?

—Parce que votre réponse ne pourrait qu'être saugrenue.

Marc s'inclina.

—Un agrandissement de fortune, reprit-il imperturbablement, cent cinq mille francs de plus ou de moins dans vos coffres, vous êtes assez Kerkadec pour n'y pas daigner faire attention.

Ici, Mme de Kerkadec ne put retenir un vif mouvement d'impatience.

—Mais, poursuivit Marc, une dette sacrée, vous êtes trop Kerkadec pour n'y point faire honneur !

—Encore ! dit la marquise, revenant auprès de Marc ; de grâce, monsieur, que peuvent devoir les Kerkadec ou les Saint-Leu aux la Chesnaie ?

—Je ne sais, quelque chose comme la vie de deux des leurs, peut-être !

—Je m'estimerais heureuse de vous comprendre, monsieur !

—M. de Saint-Leu, votre père, n'a-t-il devant vous, madame, jamais fait mention de l'année 1800 ?

—1800 ! répondit Mme de Kerkadec très surprise, lorsque ce millésime était prononcé devant ma mère, elle tombait en horribles crises nerveuses ; aussi était-il expressément défendu à tous ceux qui l'entouraient d'y faire allusion. Il me souvient, cependant, qu'en mourant, mon père dit à ma mère : « N'oubliez pas 1800. » Mais comment connaissiez-vous... ?

— En 1800, madame, un jeune homme et une jeune femme nouvellement mariés chevauchaient de compagnie, devisant probablement comme des amoureux qu'ils étaient, lorsqu'un énorme sanglier poursuivi par une demi-douzaine de chasseurs se montra soudain à leurs yeux. Aux cris d'effroi de la jeune femme, le sanglier qui fuyait fit volte-face et s'élança sur elle de toute la rapidité de ses jarrets nerveux. Le mari s'élança à son tour entre sa femme et le sanglier, mais il n'avait point d'armes, et les défenses de l'animal furieux étaient longues ; je les ai vues !

—Vous les avez vues ?

—Permettez-moi de poursuivre, madame.—Il est présumable que mal fût arrivé aux deux jeunes gens, si un vieillard, marchant en avant des autres chasseurs, ne fût venu à leur secours ! Le vieillard déchargea son fusil dans les flancs du sanglier et lui enfonça son poignard dans la gorge. Les deux jeunes gens étaient sauvés. Seulement... ?

—Seulement ?

—Un coup de boutoir de l'agonisant frappa si malheureusement le vieillard, que, six semaines plus tard, celui-ci en mourait !

—Et ce vieillard, monsieur, ce vieillard ?...

—S'appelait Marc de la Chesnaie, madame. C'était notre grand-père, à Pierre et à moi.

—Quoi, monsieur ?...

—Si Pierre supposait que je vous rappelle ou vous rappelle ceci, il ne me le pardonnerait point ! Du reste, mon bonheur personnel eût-il été en jeu, je me serais abstenu ; j'ai eu le courage de parler pour le sien ! Des lettres du marquis de Saint-Leu, votre père, à mon oncle, le père de Pierre expriment une reconnaissance si touchante qu'elles m'ont donné de l'audace. Cependant, si le désespoir de mon cousin m'a emporté au delà des bornes de la délicatesse, veuillez m'excuser ?

Comme on le pense bien, la marquise ne fit point à Marc de la Chesnaie l'injure de mettre un seul instant ses paroles en doute. Pendant une ou deux minutes, il y eut bien en elle une tempête de mouvements contradictoires, mais la générosité demeura maîtresse du champ de bataille.

Mlle de Kerkadec est à votre cousin, monsieur, dit-elle à Marc en lui tendant la main. Je regarde comme un bonheur de faire à la fois deux heureux et de prouver à votre famille que les Kerkadec ont la mémoire du cœur.

—Vous êtes, madame, la digne Bretonne que j'avais pensée, fit Marc, baisant la main de la marquise. Quel dommage que ce pauvre Dubuisson

ne soit pas un peu marquis ! au lieu de deux heureux vous en eussiez fait quatre

—Oh ! pour celui-là, n'en parlons plus !... Dubuisson ! ce nom !...

—Celui de Kerkadec n'est pas particulièrement euphonique...

—Bon, voilà qu'il me fait rire à présent !

—Alors, la cause de Dubuisson est gagnée ! vous lui donnez votre nièce et lui vendez vos terres, où, comme marque de son éternelle reconnaissance, il fait bâtir en votre nom un vaste hospice pour les vieux marins sans ressources.

—Du tout, du tout !

— Je le lis dans vos yeux !

La marquise fit encore un geste de dénégation, mais seulement un geste, et laissa Marc amener auprès d'elle les quatre jeunes gens qui guettaient l'issue de la scène.

—Eh bien ! eh bien ! s'écria-t-elle enfin, puisque tu ne crains pas d'être pauvre, Camille, et toi, Valentine, puisqu'il t'agrée d'entrer en bourgeoisie, qu'il soit donc fait selon vos désirs ! Par exemple, je stipule qu'il n'y aura point de bal le jour des contracts !

—Il y en aura un à Plankoët, un mois après la célébration des deux mariages, dit M. Dubuisson rayonnant. Je ne sais s'il pourra égaler les splendeurs de celui-ci, mais nous ferons de notre mieux !

—Mes enfants, reprit la marquise, celui-ci, les fils de mon fils le renouvelleront dans cent ans !

Ainsi l'a ordonné le vaillant René de Kerkadec, à son retour de terre sainte, ajouta la marquise.

—René de Kerkadec ? demanda tout bas Valentine à Camille

Au lieu de répondre, Camille, à la complète satisfaction de la quelle quelque chose semblait manquer, supplia sa tante de la vouloir bien entendre, seule à seule. Étonnée, Mme de Kerkadec la fit passer dans son cabinet. Là, ce qui eut lieu entre la tante et la nièce, nul ne le sut jamais ! Lorsque toutes deux en sortirent, les restes d'un grand courroux se lisaient encore sur le visage de la marquise, et les cils de Mlle Camille n'avaient point laissé tomber toutes leurs larmes ; cependant, s'il y avait eu pénible aveu de quelque faute, à la fin, sans doute, le pardon avait dû suivre, car, à plusieurs reprises, Mlle Camille put être aperçue couvrant de baisers une main que Mme de Kerkadec ne retirait pas !

Un feu d'artifice superbe, ordonné comme le reste par Jahel, fit en ce moment retentir les airs de ses explosions et termina cette nuit, dont les deux sœurs gardèrent à jamais le souvenir, et que Marc appela sa mémorable journée !

Le mois suivant, les deux contrats étaient signés : Mme de Kerkadec avait touché, par amour de l'or, les cent cinq mille francs de Dubuisson, — et elle les donnait en dot à Camille, par amour du nom et du sang.

Le jour de la double noce, les cinquante rosiers étaient en fleur dans le jardin de la marquise ; et en ajoutant leurs deux plus belles roses à la riche parure des deux mariées, Jahel dit malicieusement à l'oreille de MM. Dubuisson et de la Chesnaie : — Convenez, messieurs, que j'ai bien cultivé votre présent anonyme, et que voilà une fameuse recette à joindre à la prochaine édition du *Bon Jardinier* !

LA GASTRONOMIE.

POÈME.

CHANT PREMIER.

HISTOIRE DE LA CUISINE DES ANCIENS.

Je ne suis point jaloux du poète lyrique
 Qui semble se nourrir de fleurs de rhétorique,
 Qui, *plein de son sujet*, sans en être moins creux,
 Parle souvent à jeun le langage des dieux.
 Qu'un rival de Virgile, amoureux des campagnes,
 Passe à l'Homme des Champs aplanir des montagnes,
 Et l'instruise dans l'art de jouer aux échecs 1 :
 Pour moi de tels sujets sont arides et secs.
 Je me suis emparé d'une heureuse matière :
 Je chante l'Homme à Table, et dirai la manière
 D'embellir un repas ; je dirai le secret
 D'augmenter les plaisirs d'un aimable banquet,
 D'y fixer l'amitié, de s'y plaire sans cesse...
 Et d'y déraisonner dans une douce ivresse.

Vous qui, jusqu'à ce jour, étrangers à mes lois,
 Avez suivi vos goûts sans méthode et sans choix ;
 Qui, dans votre appétit réglé par l'habitude,
 Ne soupçonnez pas l'art dont j'ai fait mon étude,
 Ma voix va vous dicter d'importantes leçons :
 Venez à mon école, ô mes chers nourrissons !

Dois-je invoquer un dieu quand je puis me suffire,
 Quand je sens mon sujet qui m'échauffe et m'inspire ?
 Mais la divinité qui préside aux festins,
 Ici ne s'attend pas à d'injures dédains.
 Approche, dieu joufflu de la mythologie ;
 Comus, viens me montrer ta mine réjouie,
 Souris à mon projet, et protège mes vers ;
 Qu'ils soient dignes de toi *comme de l'univers* 2 :
 Je vais, dans mon ardeur poétique et divine,
 Mettre au rang des beaux-arts celui de la cuisine.

Je ne parlerai point de ces malheureux temps
 Où l'homme dédaignait la culture des champs,
 Et n'ayant d'autre abri que la voute azurée,
 Trouvait toujours partout sa table préparée,
 On n'attend pas de moi d'inutiles propos
 Sur ces siècles obscurs, trop voisins du chaos ;
 Je n'y remonte point, ce n'est pas ma méthode ;
 C'est assez d'en venir au siècle de Hésiode,
 Digne contemporain du poète fameux
 Qui chanta les Troyens, les grenouilles, les dieux.
 La cuisine, pour lors négligée, avilie,
 De prestiges flatteurs n'était pas embellie ;
 L'homme se nourrissait sans arts et sans apprêts,
 Et le seul appétit assaisonnait les mets.

Homère nous transmet des détails domestiques,
 Mêlés avec génie à des faits héroïques.
 Ces robustes héros, ces guerriers valeureux,
 Dont nous savons par cœur les gestes merveilleux,
 Qui gouvernaient la Grèce au gré de leurs caprices,
 N'auraient point estimé nos *coullis d'écrevisses*.
 Qui ne sait aujourd'hui qu'ils descendaient souvent
 Au soin de préparer un grossier aliment ?

La table de Patrocle et du fils de Pélée,
 De plats multipliés n'était pas accablée :
 Dans un jour d'appareil, une biche, un mouton,
 Suffisaient au dîner des vainqueurs d'Illion.
 Ulysse fut, dit on, régalé chez Eumée
 De deux cochons rôtis qui sentaient la fumée.
 Pour donner un repas plus honnête et plus beau,
 Le fils de Télémaque fit bouillir un taureau...

Le laitage, le miel et les fruits de la terre
 Furent long-temps des Grecs l'aliment ordinaire.
 En Asie, on connut des repas moins grossiers ;
 Et les Orientaux, plus savans cuisiniers,
 Mêlèrent leurs mets d'une façon nouvelle,
 Des premiers fricandeaux donnèrent le modèle,
 Employèrent le lard, exprimèrent des jus,
 Inventèrent des mets jusqu'alors inconnus.

Les Perses cependant firent passer en Grèce
 Leur luxe, leur cuisine et leur douce molesse.
 Mais à Lacédémone un homme vint à bout
 D'arrêter les élans et les progrès du goût.
 Un vieux législateur, du sang des Héraclides,
 Osa donner un frein aux estomacs avides,
 Régla les appétits, les soumit à la loi,
 Et l'on ne put sans crime être à table chez soi.
 Il fallut, en public, apporter son potage,
 Sa farine, son vin, ses figues, son fromage,
 Son brouet... Ce brouet alors très-renommé,
 Des citoyens de Sparte était fort estimé.
 Ils se faisaient honneur de cette sauce étrange,
 De vinaigre et de sel détestable mélange 3.

On dit, à ce sujet, qu'un monarque gourmand,
 De ce breuvage noir, qu'on lui dit excellent,
 Voulut goûter un jour. Il lui fut bien facile
 D'obtenir en ce genre un cuisinier habile.
 Sa table en fut servie. O surprise ! ô regrets !
 A peine le breuvage eut touché son palais,
 Qu'il rejeta bientôt la liqueur étrangère.

« On m'a trahi ! dit-il, transporté de colère.
 — « Seigneur, lui répondit le cuisinier tremblant,
 « Il manque à ce ragoût un assaisonnement.
 — « Eh ! d'où vient avez-vous négligé de l'y mettre ?
 — « Il y manque, seigneur, si vous voulez permettre,
 « Les préparations que vous n'employez pas,
 « L'exercice et surtout les bains de l'Eurotas 4. »

Athènes, si long-temps de la gloire amoureuse,
 Fit fleurir tous les arts dans son enceinte heureuse.
 On n'y négligea point le talent séducteur
 De compliquer un mets pour le rendre meilleur.
 Des hommes précieux, doués d'un vrai génie,
 Surent à la cuisine appliquer la chimie ;
 Et, hardis novateurs, trouvèrent les moyens
 D'aiguiser l'appétit de leurs concitoyens.

Sur les productions de la terre et de l'onde,
 On les vit exercer leur science profonde,
 Offrir dans un ragôût mille objets peu connus,
 Étonnés de se voir mêlés et confondus.
 Plusieurs, à ce sujet, ont écrit des volumes ;
 L'un y traite des chairs, un autre des légumes ;
 L'autre des farineux, des herbes et des fruits.
 Dirai-je les auteurs de ces rares écrits ?
 Dirai-je Mitœcus, Actidès, Philoxène 5,
 Hégémon de Thasos, et Timbron de Mycène ?
 Archestrate surtout, poète cuisinier 6,
 Qui fut dans son pays ceint d'un double laurier ?...
 Je chante, comme lui, la cuisine, la table 7.
 Hélas ! il s'est acquis une gloire durable...
 Et moi, puis-je compter sur nos derniers neveux
 Refuge accoutumé des auteurs malheureux ?
 De maints objets divers on connut l'amalgame ;
 On unit le cumin, l'origin, le césame,
 Le thym, le serpolet, mille autres végétaux ;
 On farcit les poulets, les dindes, les agneaux.
 Léon accommoda de diverses manières
 Et le poisson des mers et celui des rivières.
 Le congre, le glaucus, le pagre, les harengs,
 Farcis, dénaturés, devinrent succulents...
 Je ne m'étendrai point sur les sauces nombreuses,
 Les coulis variés et les farces heureuses
 Qu'inventa le génie éclairé par le goût.
 Théarion brilla dans les pâtes sur-tout 8 ;
 Sous ses doigts délicats les farines pétries
 Sortirent en beignets, en gauffres, en oublies.
 Des Cappadociens il apprit le secret
 De faire des gâteaux aussi blancs que le lait,
 D'y mêler avec art le miel du mont Hymète,
 Ce miel chéri des Grecs, que la terre regrette,
 Que l'abeille aujourd'hui cherche en vain dans ces
 Abandonnés de Flore et méprisés des dieux [lieux]
 La grâce, l'industrie et la délicatesse
 Présidèrent alors aux festins de la Grèce.
 On y nommait un roi : ses fortunés sujets 9
 Osaient bien rarement enfreindre ses décrets.
 Son règne était fort doux ; il réglait le service,
 Gourmandait quelquefois la licence et le vice,
 Faisait boire : il était sévère sur ce point.
 Celui qui buvait mal, ou qui ne buvait point,
 Renvoyé par son chef, allait loin de la table
 Expier les refus d'un estomac coupable...
 Qui peut parler des Grecs sans parler des Romains,
 Peuple-roi qui longtemps a réglé les destins
 De cent peuples divers qu'il rendit tributaires ?
 Il abjura bientôt ses coutumes grossières,
 Ne choisit plus ses chefs parmi les laboureurs,
 Sur les lois de Numa ne régla plus ses mœurs.
 Des hommes enrichis de dépouilles immenses,
 Durent à leur fortune égaler leurs dépenses.
 Le règne des Tarquins, agité, malheureux,
 N'en vit pas moins fleurir un art ingénieux.
 Entre tous les consuls et les héros de Rome,
 J'aperçois Lucullus... Au nom de ce grand homme,
 Saisi d'un saint respect, je fléchis les genoux ;
 J'admire sa fortune, et J'honore ses goûts.
 Je ne vois point en lui le vainqueur de Tigrane,
 Mais l'illustre gourmand du salon de Diane 10.
 En vain il a vaincu Mithridate, Amilcar,
 Vu les rois de l'Asie enchainés à son char.
 Qu'importe en Lucullus le général d'armée ?
 Il doit à ses soupers toute sa renommée 11.

Cicéron et Pompée, admis à sa faveur,
 Ont pu de ses repas attester la splendeur.
 Il était seul un jour : un cuisinier propose,
 Au moment du souper, d'en ôter quelque chose :
 Tant de mets, répond-il, ne sont pas superflus ;
Lucullus aujourd'hui soupe chez Lucullus.
 Rassasié d'honneurs, usé par la victoire,
 Il mit à ses festins son étude et sa gloire.
 La terre lui fournit, de l'aurore au couchant,
 De ses productions le tribut succulent.
 A l'art de sa cuisine elles furent soumises... 13
 Et l'Europe lui doit les premières cerises.
 C'est alors que l'on vit des écuvers tranchans,
 Et des maîtres-d'hôtel au service des grands.
 Alors les cuisiniers, riches par leurs salaires,
 Ne furent point comptés au rang des mercenaires ;
 Considérés, chéris dans leur utile état,
 Ils marchèrent de pair avec le magistrat.
 Des ragôûts les plus fins Marc-Antoine idolâtre,
 Au sortir d'un dîner donné pour Cléopâtre,
 Ivre de bonne chère et grand dans ses amours,
 Fit présent d'une ville avec ses alentours
 A l'artiste fameux qui traita cette reine ;
 Présent digne en effet de la grandeur romaine.
 A plusieurs plats nouveaux, d'un goût très recherché
 Le nom d'Apicius fut long-temps attaché ;
 Il fit secte, et l'on sait qu'il s'émut des querelles
 Sur les *Apiciens* et leurs sauces nouvelles 13.
 On connaît l'appétit des empereurs romains,
 Leur luxe singulier, leurs énormes festins.
 Dans un repas célèbre, on dit qu'un de ces princes
 Mangea le revenu de deux grandes provinces,
 Vitellius, malgré son pouvoir chancelant,
 Ee son règne bien court profita dignement.
 Rien ne peut égaler la merveilleuse chère
 Qu'en un jour d'appareil il offrit à son frère.
 On y vit, s'il faut croire à ces profusions,
 Plus de sept mille oiseaux et deux mille poissons :
 Tout y fut prodigué. L'excessive dépense
 Du fils d'Ænobarbus passe toute croyance.
 Je sais qu'il fut cruel, assassin, suborneur ;
 Mais de son estomac je distingue son cœur.
 Il se mettait à table au lever de l'aurore ;
 L'aurore, en revenant, l'y retrouvait encore.
 Claude, faible héritier du pouvoir des Nérons,
 Préférait à la gloire un plat de champignon 14.
 Tibère, retiré dans les îles Caprées,
 N'y changea pas ses mœurs, des Romains abhorrées.
 Caligula fit faire un repas sans égal
 Pour son Incitatus, très-illustre cheval 15.
 Je ne puis oublier l'appétit métholique
 De Géta, qui mangeait par ordre alphabétiques.
 Domitien un jour se présente au sénat :
 « Pères conscrits, dit-il, une affaire d'Etat
 « M'appelle auprès de vous. Je ne viens point vous dire
 « Qu'il s'agit de veiller au salut de l'Empire ;
 « Exciter votre zèle, et prendre vos avis
 « Sur les destins de Rome et des peuples conquis ;
 « Agiter avec vous ou la paix ou la guerre :
 « Vains projets sur lesquels vous n'avez qu'à vous
 « Il s'agit d'un turbot ; daignez délibérer [taire ;
 « Sur la sauce qu'on doit lui faire préparer... »
 Le sénat mit aux voix cette affaire importante,
 Et le turbot fut mis à la sauce piquante 16.
 Je pourrais m'emparer, pour enrichir mes chants,
 De mille traits connus non moins intéressants ;

Je pourrais compulser d'innombrables chroniques 17 :
Laissons, pour aujourd'hui, les cuisines antiques...
J'ai dû parler des Grecs et citer les Romains ;
Mais ce n'est point assez pour mes contemporains.
Il faut, il en est temps, que notre siècle dîne ;
Les poètes ont trop dédaigné la cuisine.
Sans doute, ils auraient cru, jusque-là s'abaissant,
Déshonorer leur muse, avilir leur talent ;
Les routes d'ici-bas sont à peine connues :
A leur noble Apollon qui se perd dans les nues :
Orgueilleux écuyers, sur Pégase montés,
Ils habitent l'Olympe et les grandes cités.
Pour moi, paisible ami des demeures agrestes,
Je dois borner ma muse à des sujets modestes.
Delille, dans ses vers nobles, harmonieux,

A fait de la campagne un tableau précieux ;
Il peint l'homme entouré de ruisseaux, de prairies,
Promenant dans les bois ses douces rêveries ;
Le loto, le trictrac l'attendent au retour.
J'admire ces plaisirs d'un champêtre séjour ;
Mais je ne vois jamais l'homme des champs à table.
Réparons, s'il se peut, cet oubli condamnable *
Puissent tous mes lecteurs, approuvant mon projet,
Pardonnez à mes vers en faveur du sujet !

* La première édition de ce poème a paru quelque temps après l'*Homme des Champs* de M. Delille.

FIN DU PREMIER CHANT.

(A Continuer.)

LEÇON DE LECTURE.

C'est à une heure, au moment de la grande chaleur du dehors, que la maman appelle François ; il arrive bien lentement, jetant un coup d'œil sur le régiment, qu'il était en train de conduire à la bataille. La grande pièce, qui à la Mante-Boisée sert de salle de billard, et de salle de musique, est à demi-obscur ; Madame est plongée dans un fauteuil bien profond, tenant en main un livre qu'elle ne regarde guère ; Monsieur est à l'aise, étendu sur une chaise de jonc de laquelle il crie à François de se dépêcher ; le piano est ouvert et, en passant, le gamin pose sa petite main sur les touches qui éclatent en un accord discordant ; les mouches volent et bourdonnent ; et d'une fenêtre dont le store n'est pas tout à fait clos, un grand rayon de lumière oblique tombe jusque sur le tapis sombre. Toto, court vêtu, à plat-ventre dans un coin, se parle à voix basse : « — Ça c'est les sauvages ! — ça les Français. »

—Allons, François, un peu vite.

—Oui maman.

Et il arrive enfin, s'accoude sur le genou maternel, soupire, et lève ses yeux limpides vers le visage qui le regarde si tendrement.

—Allons, du courage !

On ouvre l'alphabet : les lettres noires ont un air sinistre, se découpant sur la page blanche ; François contemple un instant avec un sérieux profond toutes ces figures fantastiques, puis, au lieu de commencer, concentre toutes ses facultés sur le rayon de lumière...

Il remue.

—Quoi, mon chéri. Toto ?

—Voici le soleil.

—Voyons, n'y fais pas attention, commence P. A.

—Papa, nous irons à la ferme ?

—Si tu lis bien, oui. Toto, tais-toi.

—Je ne lis pas, moi, crie Toto.

—Ah ! mais si, répond le papa inexorable !

—C'était hier dimanche ! et M. Toto convaincu de la force de cet argument, se replonge avec une

nouvelle ardeur dans la distribution des forces de son armée.

Pendant ce temps, François bien doucement, en s'arrêtant pour changer son pied de place, pour s'accouder différemment, pour chasser une mouche qui le gêne, est arrivé à épeler sans trop d'encombre une ligne entière ; la maman est très-reoueillée, et indique du crayon la marche à suivre.

—Le petit Albert ne sait pas lire, hasarde François, comme intermède.

—C'est un gros ignorant, ah !

—Oui, et si tu ne lis pas mieux, tu vas lui ressembler.

François reste calme sous cette menace, et reprend avec le même zèle attiédi.

—On trouve de si jolies histoires dans les livres, essaie la maman, en guise d'encouragement.

—Puisque vous m'en racontez.

—Celles des livres sont bien plus intéressantes.

—Plus belles que le petit Poucet ?

—Voyons, F. U.

—Les sauvages ont gagné ! s'écrie M. Toto.

—Vas-tu te taire ! tu empêches ton frère de lire.

—Non, c'est pas les sauvages, c'est les Français, reprend sur un diapason aussi aigu François profondément humilié.

—Pas du tout.

—Si.

—Petit père, il dit que ce sont les sauvages.

—Ah ça ! François, veux-tu lire, et toi Toto, tâche de rester tranquille !... Le papa a pris sa mine austère, le silence se fait, et un soupir serait perceptible tant il devient complet. François ne regarde plus que l'alphabet, il étouffe une envie de pleurer. Toto est anéanti et reste étendu sur le tapis attendant les événements.

—Très-bien, mon chéri, c'est ça, fait la maman de sa douce voix, et encourageant du regard son petit écolier.

—Papa, François lit très-bien.

—Tant mieux.

—Mais, nous irons à la ferme, proteste François.

—Je te le promets. Le papa a souri, Toto l'a vu et se remet à batailler; Monsieur et Madame échangent un regard qui va ensuite se reposer sur les deux têtes chéries.

—Est-ce que ma petite sœur saura lire? demande Toto, pour qui le problème de savoir lire a pris des proportions infinies.

—On lui apprendra, quand elle sera grande comme toi...

—Elle va venir bientôt la petite sœur?

—Tu la verras, range tes soldats; c'est à toi maintenant.

François a fini; il fait un bond jusqu'à son père qui l'exhausse sur ses genoux; le bambin tire gentiment les moustaches du pauvre homme, qui ne prend sa voix sévère qu'avec tant de peine, et qui est si heureux de jouer, de rire, de se rouler à terre avec ses deux robustes gaillards. L'entretien commence entre le père et le fils; mais, soudain, un grand cri les fait retourner... Toto est méchant:

—Je veux pas lire!

—Monsieur!

—Je suis fatigué, ça m'ennuie.

—Allons, mon petit Toto, pour maman!

—Non!

—Prends garde, Toto, je vais venir.

Et déjà François est posé à terre; Toto n'a pas peur, il fronce les sourcils, serre ses points:

—Ca m'ennuie!

La maman est craintive: punir, faire pleurer ces chers petits yeux limpides, voir les sanglots soulever la petite poitrine oppressée! Que ne préfère-t-elle à cela?

Elle se penche et parle à l'oreille du petit révolté.

Il a fourré un doigt dans sa bouche, retient une larme, il la regarde du coin de l'œil:

Il hésite, et puis, enfin...

—Bien sûr.

—Oui, bien sûr.

Le papa, sans en avoir l'air, a suivi le dialogue avec anxiété; il n'aime pas punir, mais pourtant il sait qu'il est la justice.

Toto se dirige vers lui, encore un peu boudeur et ému, la mère le pousse en avant.

—Je veux lire, papa!

—Quel bon garçon! Viens que je t'embrasse. Où est le petit garçon qui criait tout à l'heure?

—Parti!

—Il ne reviendra plus jamais?

—Jamais! les rats l'ont emporté.

Toto éclate de rire à sa propre plaisanterie, et François l'embrasse de bonheur.

—Rien qu'une ligne, maman, fait Toto en retournant près d'elle.

—C'est convenu!

Une ligne! mais quelle est difficile! quel peine! quel tâtonnement! quelles hésitations! quels étonnements! et surtout que de distractions! Ce qu'il faut de ruse, de tact, de patience pour captiver quelques instants ces légers esprits qui courent toujours à l'aventure. Une fleur, un rayon, une ombre, le bruit d'une porte, d'un pas, l'aboiement d'un chien..., et la petite imagination a pris son vol! De là revenir à l'austère complication qui veut que *b a* se prononcent *ba*, quels efforts ne faut-il pas?

La maman aide, souffle, soutient, prononce des lèvres, et quand, après mille peines, la syllabe est dite à peu près, elle en appelle au juge plus sévère pour le faire s'extasier! Toto surtout est émerveillé de lui-même après chaque succès.

—C'est bien, hein! mamam? interroge-t-il de la même haleine, — c'est assez!

—C'est assez pour aujourd'hui, fait papa, mais demain tu liras un quart d'heure.

Demain! qu'importe à Toto; il a bien le temps de penser à demain; il sent seulement qu'il est libre, il bondit de joie.

—On ne dit rien à maman?

En un instant, ils sont pendus à son cou, l'étouffant de leurs caresses, la serrant à la suffoquer, la décoiffant de la façon la plus déplorable.

—C'est *ma* maman, fait François.

—C'est la mienne aussi, glapit Toto en repoussant le bras de son frère.

—Vous êtes, tous les deux, mes trésors; mais lâchez-moi, vous faites mal à maman.

François desserre sa prise aussitôt. Toto est moins délicat et ne comprend pas que ce ne soit pas très-agréable d'être suffoqué par ses caresses.

Enfin la maman se dégage, se relève, répare le désordre que les petits hommes ont mis à sa coiffure et les contemple avec orgueil.

—Nous allons jouer, maintenant.

—Oui.

On leur ouvre la porte, et les voilà partis le cœur plein d'éclats de rire; on les entend encore chanter, et le bruit de leurs voix qui s'appellent et se querellent.....

BIZARRERIES, HABITUDES ET GOUTS SINGULIERS DE QUELQUES PERSONNAGES CELEBRES.

Quelques hommes illustres ont eu une prédilection marquée pour un certain jour de l'année; on connaît celle de Napoléon pour le 20 mars.

« Charles-le-Quint, dit Brantôme, aimoit le jour et feste de saint Mathias (24 février), et le saint

et tout, parce qu'à tel jour il fut esleu empereur, tel jour couronné, et tel jour aussi il prit le roy François prisonnier, non pas luy proprement, mais ses lieutenants. »

Brantôme aurait pu ajouter que l'empereur était

né aussi le jour de la saint Mathias (24 février 1500), que, le 24 février 1627, son frère Ferdinand avait été élu roi de Bohême, et que, le 24 février 1556, il abdiqua l'empire.

Le 1er janvier était pour François Ier ce que le 24 février était pour Charles-le-Quint. Né le 1er janvier, ce fut le 1er janvier que ce prince perdit son père, qu'il devint roi, qu'il maria sa fille et que Charles-Quint fit son entrée à Paris.

Sixte-Quint naquit un mercredi (15 décembre 1521) ; fit profession, chez les cordeliers, un mercredi ; fut promu au cardinalat un mercredi ; fut élu pape un mercredi, et exalté le mercredi suivant.

« Louis XIII, quelques heures avant sa mort (le jeudi 14 mai 1643), appela ses médecins et leur demanda s'ils croyaient qu'il pût encore aller jusqu'au lendemain, disant que le vendredi lui avait toujours été heureux, qu'il avait, ce jour-là, entrepris des attaques qu'il avait emportées ; qu'il avait même, ce jour-là, gagné des batailles ; que g'avait été son jour heureux, et qu'il avait toujours cru mourir ce même jour-là. »

« Auguste, dit Suétone, avait une peur insensée du tonnerre et des éclairs, et il croyait se garantir du péril en portant toujours avec lui une peau de veau marin. Aux approches d'un orage, il allait se cacher dans un lieu souterrain et voûté. Cet effroi lui venait de ce qu'autrefois, pendant une marche nocturne, dans son expédition contre les Cantabres, la foudre avait sillonné sa litière et tué l'esclave qui le précédait un flambeau à la main. »

L'empereur Héraclius, à l'âge de cinquante-neuf ans, fut saisi d'une frayeur insurmontable à la vue de la mer. Au retour d'une expédition en Syrie il séjourna dans le palais d'Hérée, sur la côte d'Asie. « Les principaux de Constantinople, dit Nicéphore, obligèrent le préfet d'établir un pont de bateaux sur le Bosphore, et de le garnir des deux côtés avec des planches et des branches d'arbres, de sorte que l'on pouvait y passer sans voir la mer. Cet ouvrage ayant été achevé très-prompement, l'empereur le traversa à cheval comme s'il eût été sur la terre ferme. »

Lope ne pouvait souffrir qu'on prit du tabac en sa présence. Il avait, en outre, la manie de se fâcher toutes les fois qu'il entendait demander l'âge d'une personne, si cette demande n'avait pas été faite dans les intentions de mariage.

Louis XIV détestait les chapeaux gris presque à l'égal des jansénistes.

Rien n'égalait la timidité, ou, pour mieux dire, la poltronnerie du célèbre moraliste Nicole. Il avait peur des voyages, des promenades sur l'eau, et, à la fin de sa vie, il ne sortait dans les rues qu'en tremblant, craignant sans cesse que quelque tuile ne lui tombât sur la tête. Il habita fort longtemps le faubourg Saint-Marcel, « parce que, disait-il, les ennemis qui menaçaient Paris entreraient par la porte Saint-Martin, et ils seront obligés, par conséquent, de traverser toute la ville avant de venir chez moi. » En un mot, il pouvait dire comme cet acteur qui estropiait Racine.

Je crains tout, cher Abner, et n'ai pas d'autre crainte.

Henri III, qui avait une passion si prononcée pour les petits chiens, ne pouvait demeurer seul

dans une chambre où il y avait un chat. Le duc d'Épernon s'épanouissait à la vue d'un levraut.

Le maréchal de Brézé (mort en 1650) ayant fait tuer à l'affût un de ses valets de chambre, mari d'une de ses maîtresses, s'évanouissait toujours quand il voyait un lapin, ainsi que le raconte Talle-
mant.

« La première occasion, dit Brantôme, qu'eut la reine de Naples. Jeanne II, de faire entendre à Caraccioli qu'elle l'aymoit, fut qu'il croignoit fort les souris. Un jour qu'il jouoit aux eschets en la garde-robe de la reine, elle même luy fit mettre une souris devant luy ; et luy, de peur, courant deçà et delà, et heurtant puis l'un et puis l'autre, s'enfuit à la porte de la chambre de la reine, et vint choir sur elle ; et ainsy, par ce moyen, la reine luy decouvrit son amour ; et eurent tôt faict leurs affaires ensemble ; et après ne demeura guières qu'elle ne l'eusse faict son grand seneschal. »

Le maréchal d'Albret se trouvait mal dans un repas où l'on servait un marcassin ou un cochon de lait. Vladislas, roi de Pologne, se troublait et prenait la fuite quand il voyait des pommes. Erasme ne pouvait sentir le poisson sans en avoir la fièvre. Scaliger frémissait de tout son corps en voyant du cresson. Tycho-Brahé sentait ses jambes défaillir à la rencontre d'un lièvre ou d'un renard. Le chancelier Bacon tombait en défaillance lorsqu'il y avait éclipse de lune. Bayle avait des convulsions lorsqu'il entendait le bruit que fait l'eau en sortant d'un robinet. Lamothe le Vayerne pouvait souffrir le son d'aucun instrument. Favoriti, poète italien, mort en 1682, ne pouvait supporter l'odeur de la rose.

Quelques personnages célèbres sont connus par leur affection pour certains animaux. Ainsi Alexandre chérissait Bucéphale ; Auguste, un perroquet ; Commode, un singe ; Héliogabale, un étourneau, etc.

L'empereur d'Occident, Honorius, avait pour une poule une tendresse profonde qui, probablement, était peu payée de retour. Il se trouvait à Ravenne, ayant eu la précaution de mettre entre lui et les Goths les lagunes de la mer Adriatique, lorsque, après la prise de Rome par Alaric, en 410, l'esclave chargé de la volière impériale vint lui annoncer que la capitale de l'Italie et de l'Occident était perdue. « Comment ! s'écria l'empereur consterné ; comment ! Rome est perdue ! mais il n'y a qu'un moment qu'elle a mangé dans ma main. » C'était vers sa poule favorite, qui, elle aussi s'appelait Rome, que s'étaient de suite tournées les inquiétudes du monarque. Aussi, éprouva-t-il un grand soulagement quand il eut été certain qu'il s'agissait, non pas de son oiseau chéri, mais de la capitale de son empire. « Ah ! dit-il, je pensais que ce fût ma poule. » Tant, ajoute l'historien grec Procope, auquel nous devons cette anecdote, tant il était stupide et abruti. »

Le célèbre financier français, Samuel Bernard (mort en 1739), croyait son existence attachée à celle d'une poule noire, qui, grâce à cette circonstance, devait être soignée et choyée, Dieu sait comment. Ils moururent tous deux à peu près à la même époque. Bernard, du reste, avait alors quatre-vingt huit ans.

Passeroni, poète italien, mort en 1802, aimait un coq dont il parle toujours dans ses poésies.

Saint-Evremond et Crébillon étaient toujours entourés de chiens et de chats.

Juste Lipse n'aimait que les chiens, et, entre autres, son chien appelé Saphir, auquel il avait fait surmonter la répugnance que les animaux de cette espèce ont, en général, pour le vin. Aussi, dit-il quelque part : "Ce qui rapproche Saphir de l'homme, c'est qu'il aime le vin et est sujet à la goutte."

Godefroy Mind, peintre bernois, mort en 1814, a été surnommé le *Raphaël des chats*, parce qu'il excellait à peindre ces animaux auxquels il portait une vive affection; il en avait toujours plusieurs autour de lui. "Pendant son travail, dit M. Dep-ping, sa chatte favorite était presque toujours à côté de lui, et il avait une sorte d'entretien avec elle; quelquefois elle occupait ses genoux, deux ou trois petits chats étaient perchés sur ses épaules, et il restait dans cette attitude des heures entières sans bouger, de peur de déranger les compagnons de sa solitude."

Ce n'était pas seulement pour une ou deux espèces du règne animal, que Dennis Rolle, membre du parlement anglais au dix-huitième siècle, manifestait ses sympathies; c'était pour tous les animaux sans distinction, et ceux-ci, à l'en croire, savaient reconnaître ses bons procédés.

"J'ai, dit-il, dans une brochure qu'il composa pour faire abolir les combats de coqs et de taureaux, j'ai éprouvé la reconnaissance d'un ours sauvage, qui, après une absence, se laissa prendre par moi et conduire par le museau. Je ne puis encore bien m'expliquer l'inclination des chevaux qui devenaient sur-le-champ dociles sans aucun manège de ma part, ni celles des dogues, dans la gueule desquels je pouvais fourrer ma main, ni celles des serpents véni-mieux, qui ne m'ont jamais inspiré la moindre crainte. Pendant des années, j'ai erré dans des forêts épaisses, sans être jamais attaqué; je me suis couché dans des marécages remplis de reptiles et d'insectes veni-mieux; des serpents ont été mon oreiller sans qu'au-cun m'ait mordu. Je pourrais parler d'une grue qui courait partout derrière moi, et me suivait dans les champs; et d'un chien étranger, qui, toutes les fois que je traversais Waltham, accourait comme pour ma défense, et exprimait par des gémisse-ments le déplaisir de me quitter. Je me souviens encore d'un petit chat de Floride, qui s'élança sur des chiens qui aboyaient autour de moi, et dont il craignait une attaque sur ma personne. Je ne puis expliquer ces témoignages d'attachement, qu'en supposant que c'est ainsi que la Providence a voulu récompenser ma bienveillance pour les animaux."

"On rapporte que Démosthène, dit Aulu-Gelle, était d'une propreté extrême dans ses vêtements, et qu'il portait même le soin de sa personne jusqu'à une élégance et une délicatesse recherchée. De là toutes ces railleries de ses rivaux et de ses adver-saires sur son manteau coquet, sur sa molle tunique. De là aussi ces propos injurieux et obscènes qui le traitaient d'efféminé, et l'accusaient des plus infâmes turpitudes. On raconte la même chose d'Horten-sius, le plus célèbre des orateurs de son temps, après Cicéron. Une mise toujours soignée, des

habits arrangés avec art, des gestes fréquents, une action étudiée et théâtrale lui attirèrent une foule de sarcasmes et d'outrageantes apostrophes, et le firent souvent traiter d'histriion en plein barreau."

"Othon, dit Suétone, était curieux de sa toilette presque autant qu'une femme, se faisait épiler tout le corps, et portait sur sa tête, à peu près chauve, de faux cheveux fixés et arrangés avec tant d'art que personne ne s'en apercevait. Il se rasait tous les jours la figure avec beaucoup de soin, et se la frottait avec du pain détrempé; habitude qu'il avait contractée dès l'âge de puberté, afin de ne jamais avoir de barbe.

Le poète anglais Gray se faisait remarquer par la recherche de ses manières et de sa toilette, recherche qu'il poussait jusqu'à la fatuité.

Le physicien anglais Cavendish, qui laissa, en mourant, (1810) la fortune la plus considérable que jamais savant ait possédée (30 millions), était tou-jours vêtu de drap gris, et se faisait faire réguliè-rement un habit aux mêmes époques. Il avait ras-semblé une magnifique bibliothèque qui était à la disposition de tous les savants, mais afin de n'être pas dérangé, il l'avait placée à deux lieues de sa de-meure. Lorsqu'il voulait un livre, il l'envoyait prendre, en donnait un reçu, et le rendait ensuite avec la plus grande exactitude.

Un autre physicien Desmarests (mort en 1815), ne changea jamais la forme de ses vêtements, et, jus-qu'à la fin de sa vie, sa perruque et son habit ont rappelé à peu près les modes en usage sous le cardinal de Fleury.

Le chimiste anglais Davy s'habillait entièrement de vert pour aller à la pêche, et de rouge pour aller à la chasse; il prétendait que, vêtu de cette ma-nière, il effrayait moins le poisson et le gibier.

L'infant d'Espagne, Jacques de Bourbon, ayant été créé en 1735, cardinal à huit ans, abandonna ensuite l'état ecclésiastique, et dans son antipathie pour tout ce qui rappelait le petit collet, il ne porta plus que des habits dont le collet descendait jusqu'au milieu de la poitrine.

A la fin du siècle dernier, quelques individus adoptèrent le genre d'alimentation prôné par Pytha-gore. Nous citerons, entre autres, Ritson, écrivain anglais, qui ne se nourrissait que de légumes, et publia, en 1803, un *Essai sur l'abstinence des ali-ments tirés du règne animal, comme devoir mo-ral pour l'homme*.

Un autre auteur anglais, Wakefield (mort en 1801), s'abstenait de vin ainsi que des aliments tirés du règne animal. Il en était de même du négrophile et philanthrope Ant. Benezet (mort en 1784).

Au dix-septième siècle, l'enthousiaste allemand Hoyer (mort en 1656) ne mangeait que du poisson mort naturellement.

Spinosa dépensait environ de 5 à 6 sous par jour pour sa nourriture.—Buttner, naturaliste et philo-logue allemand du dix-huitième siècle, ne faisait par jour qu'un seul repas qui lui coûtait trois sous.

Tout le monde sait que l'astronôme Lalande affec-tait de manger avec délices des araignées et des chenilles dont il portait toujours sur lui une provi-sion dans une bonbonnière.

Tiraqueau, jurisconsulte français, mort en 1558,

ne buvait que de l'eau, ce qui ne l'empêcha pas de faire, par an, un livre et un enfant : aussi, fit-on sur lui l'épigramme suivante :

Tiraqueau, fécond à produire,
A mis au monde trente fils ;
Tiraqueau, fécond à bien dire,
A fait pareil nombre d'écrits,
S'il n'eût point noyé dans les eaux,
Une semence si féconde,
Il eût enfin rempli le monde
De livres et de Tiraqueaux.

« C. Gracchus, dit Aulu-Gelle, s'aidait d'une flûte pour régler les intonations de sa voix, quand il était à la tribune. Il n'est pas vrai, comme le grand nombre se l'imagine, qu'un musicien, jouant de la flûte, se tenait derrière le dos de Gracchus pendant qu'il parlait, et, par ses différents accords, tempérerait et excitait tour à tour les mouvements et l'action de l'orateur. Quelle absurdité de croire que la flûte pouvait marquer à Gracchus, haranguant en public, la mesure, le rythme et les différentes cadences, comme elle règle les pas d'un histrion dansant sur le théâtre ! Les auteurs mieux instruits sur ce fait rapportent seulement qu'un homme, caché dans les environs, l'avertissait de modérer les éclats trop bruyants de sa voix, en tirant d'une courte flûte un accord lent et grave. C'était là tout ; et je ne pense pas que, pour s'animer à la tribune, le génie naturellement passionné de Gracchus eût besoin d'une excitation extérieure. Cependant Cicéron croit qu'il employait ce joueur de flûte pour un double usage, et que, d'après ses accords, ou plus vifs ou plus calmes, il ranimait le cours trop lent de sa parole, ou bien en modérant l'impétuosité trop fougueuse. Voici le passage même de Cicéron : « Aussi, comme Licinius, homme instruit, autrefois son secrétaire et aujourd'hui ton client, pourra te le dire, Catulus, ce même Gracchus avait à son service un homme intelligent, qui, se cachant près de la tribune avec une flûte d'ivoire, lui donnait rapidement le son qui devait l'exciter quand son action était trop lente, ou le calmer, quand elle était trop vive. »

« Auguste, dit Suétone, pour ne pas s'exposer à manquer de mémoire et ne point passer son temps à apprendre par cœur, prit l'habitude de lire tout ce qu'il disait. Il rédigeait d'avance jusqu'à ses conversations particulières, même celles qu'il voulait avoir avec Livie, quand elles devaient rouler sur un sujet grave, et il parlait alors en lisant, de peur que l'improvisation ne lui en fit dire trop ou trop peu. »

« Eschyle, rapporte Athénée, avait toujours une pointe de vin lorsqu'il composait ses tragédies..... Nous savons qu'Alcée, le poète lyrique, et Aristophane, le comique, écrivaient leurs poèmes dans l'ivresse. »

Madame de la Suze, l'humaniste Lefebvre, au dix-septième siècle, Buffon au dix huitième, ne pouvaient travailler sans être habillés avec la plus grande élégance. Rien, pas même l'épée, ne manquait à la toilette de ce dernier.

Bacon, Milton, Warburton, Alféri, avaient besoin, pour travailler, d'entendre de la musique ; et l'on raconte que Bourdaloue exécutait toujours un air sur le violon avant de se préparer à écrire un sermon.

L'anglais Thompson, auteur du poème des Sai-

sons, passait des jours entiers dans son lit ; et quand on lui demandait pourquoi il ne se levait pas, il répondait : « Je ne vois pas de motifs pour me lever. »

Thomas restait tous les jours jusqu'à midi dans son lit, les rideaux fermés. Là, il composait, dans sa tête, les ouvrages qu'il écrivait ensuite, d'un seul jet, lorsqu'il s'était levé. C'est ainsi que, pendant toute sa vie, il parvint à produire ce que Voltaire appelait du *gali-thomas*.

Casti, le spirituel auteur des *Animaux parlants* composait ses jolis vers en jouant aux cartes tout seul, sur son lit.

Corneille, Malebranche et Hobbes composaient le plus souvent dans l'obscurité, tandis que Mézeray, au contraire, ne travaillait qu'à la chandelle, la nuit ou en plein jour ; et il ne manquait jamais de reconduire, même à midi, jusqu'au milieu de la rue, la lumière à la main, ceux qui venaient lui rendre visite.

Cujas travaillait toujours par terre, couché par terre, couché sur le ventre, ses livres et ses papiers placés autour de lui.

Le bibliographe allemand Reimann (mort en 1743) passa la plus grande partie de sa vie debout. Pour ne pas contrevenir à la loi bizarre qu'il s'était imposée, il resta plus de trente ans sans avoir de chaises ni de fauteuils dans son cabinet.

Goëthe composait en marchant ; Descartes, au contraire, pratiquait comme Leibnitz la *méditation horizontale*.

Un écrivain politique fort obscur, le marquis d'Antonelle (mort en 1817), lorsqu'il écrivait, avait à côté de lui une pile d'assiettes, qu'il plaçait successivement sur son cou nu, et qu'il changeait à mesure qu'elles venaient à s'échauffer. Il prétendait rafraîchir ainsi les vapeurs bouillantes de son cerveau.

« Gluck faisait transporter son clavecin au milieu d'une prairie ; un vaste espace, le ciel découvert, la chaleur du soleil et quelques bouteilles de champagne, lui faisaient trouver les chants divins des deux *Iphigénies* et d'*Orphée*. Tout au contraire, Sarti ne pouvait travailler que dans une salle immense, voûtée, obscure. Le silence de la nuit, la funèbre lueur d'une lampe accrochée au plancher, lui étaient indispensables pour qu'il trouvât les pensées solennelles qui forment le caractère de son style. Cimarosa voulait entendre autour de lui le bruissement d'une conversation animée, c'est en riant et causant avec ses amis qu'il composa les *Horaces* et le *Mariage secret*, deux inimitables chefs-d'œuvre, dans deux genres tout opposés ; l'air : *Pria che spunti in ciel l'aurora*, lui vint à l'improviste, au milieu d'une partie de plaisir, aux environs de Prague.

« Sacchini ne pouvait écrire une note s'il n'avait à ses côtés sa jeune femme, et si une famille de petits chats, qu'il affectionnait particulièrement, ne jouait pas près de lui. C'était très-sérieusement qu'il se disait redevable à leurs mouvements gracieux des chants les plus heureux de son *Œdipe à Colonne*. Traetta se plaisait surtout dans les églises à peine éclairées par un reste de jour.

« Salieri, pour exciter son imagination, avait besoin de se promener à pas pressés dans les rues les plus encombrées de foule. Une petite boîte de

fruits confits, dans laquelle il puisait fréquemment, composait, avec son album et un crayon, tout le bagage dont il se munissait en ces occasions ; il courait, la canne à la main, à la chasse des idées musicales ; et dès qu'il en avait fait lever une, il s'arrêtait un moment pour la saisir et la fixer sur le papier.

“ En rendant hommage, dans ses *Lettere Haydine*, au talent de Ferdinand Paër, Carpini dit que ce spirituel compositeur écrivait les partitions de *Camille*, de *l'Agnese*, de *Sargine*, tout en badinant avec ses amis, et en faisant mille récits joyeux, tandis qu'au même moment, il trouvait encore le loisir de gronder ses domestiques, de quereller sa femme et ses enfants, et de faire de tendres caresses à son chien bien aimé. Paesiello ne pouvait pas trouver une note s'il n'était couché dans son lit ; et c'est entre deux draps qu'il inventa les charmants motifs de *Nina*, de *la Molinara* et du *Barbier*. Zingarelli, avant de prendre la plume, se transportait dans une haute région intellectuelle, en lisant plusieurs passages, soit des Pères de l'Eglise, soit des classiques latins ; ainsi préparé, il mettait moins de quatre heures à improviser un acte de *Pyrrhus* ou de *Roméo et Juliette*. ”

“ Carpani parle d'un Marcantonio Anfossi, frère du célèbre Anfossi, et qui, probablement, eût lui-même atteint une haute renommée musicale, s'il ne fût mort très jeune. Ce Marcantonio était moine, et son procédé pour stimuler la faculté créatrice était assez étrange ; ce n'était point devant un clavier qu'il se plaçait pour composer, mais bien devant une table sur laquelle il faisait apporter sept ou huit plats surchargés de chapons rôtis, de cochons de lait rissolés et de saucisses fumantes. Au milieu de cette bienfaisante vapeur, les inspirations les plus suaves se produisaient sans effort.

“ Haydn, sobre et régulier comme Newton, silencieusement enfermé dans son cabinet de travail, avait aussi son petit artifice : il se rasait, se poudrait, mettait du linge blanc, s'habillait de la tête aux pieds, comme pour aller présenter ses respectueux hommages au prince Esterhazy son patron, ou même à l'empereur d'Allemagne ; puis, s'asseyant devant un bureau sur lequel il y avait papier soigneusement rayé et plumes bien taillées, il mettait à son doigt la bague dont son révérend souverain lui avait fait présent ; après ces préliminaires, il commençait à écrire ; cinq ou six heures s'écoulaient sans qu'il ressentît aucune fatigue ; pas une rature ne venait déparer l'extrême propreté de ses notes, d'ailleurs assez peu lisibles, et que lui-même appelait ses pattes de mouche, tant elles étaient grêles et serrées.

“ Lorsque je me trouve livré tout à fait à moi-même, écrivait Mozart en 1788, lorsque je suis seul, et que j'ai l'âme calme et satisfaite, que, par exemple, je suis en voyage dans une bonne voiture, ou que je me promène à pieds après un bon repas, ou que la nuit je suis couché sans avoir sommeil, c'est alors que les idées me viennent et qu'elles s'offrent en foule à mon esprit. Dire d'où elles viennent, et comment elles arrivent, cela me serait impossible ; ce qui est certain, c'est que je ne puis pas les faire venir quand je veux. ”

Méhul composait en plaçant sur son piano une tête de mort ; tandis que l'auteur de l'oratorio de

Judas Machabée. Haendel, puisait ses inspirations dans une bouteille de vin.

Fouquières, peintre flamand du dix septième siècle, ne peignait jamais sans avoir l'épée au côté.

Lucas de Leyde peignit et grava dans son lit pendant les dernières années de sa vie.

Léonard de Vinci, avant de se mettre à peindre, commençait toujours par faire de la musique.

Quelqu'un qui avait connu Godecharles, sculpteur belge, (mort en 1835), raconte sur lui le trait suivant :

“ En entrant un jour chez lui, à Bruxelles, je vis environ trente personnes à genoux et récitant les *Litanies de la Vierge*, femmes, enfants, voisins, ouvriers, tous faisaient chorus. On n'entendait que le retour du grave et religieux *bied vorons* (priez pour nous). Je crus qu'il y avait là un agonisant, et je voulais me retirer.—Restez, me dit-on, cela va finir. Le maître est au moment d'entamer un bloc de marbre, et l'on prie Dieu pour qu'il n'y rencontre ni mauvaise veine ni coquille. ”

“ Pendant l'hiver, Auguste, dit Suétone, mettait quatre tuniques par-dessous une toge épaisse ; il y ajoutait une chemise et un vêtement de laine ; il se garnissait aussi les cuisses et les jambes. L'été, il couchait les portes de sa chambre ouvertes, et souvent sous le péristyle de son palais, où des jets d'eau rafraîchissaient l'air, et où un esclave était, en outre, chargé de l'éventer, il ne pouvait souffrir le soleil, pas même celui d'hiver ; et jamais il ne se promenait à l'air, même chez lui, sans une large coiffure. ”

“ Ferdinand II, grand duc de Toscane (mort en 1670), était, dit l'abbé Arnauld, esclave de sa santé. Je l'ai vu se promener dans sa chambre, au milieu de deux grands thermomètres, sur lesquels il avait continuellement les yeux attachés, et s'ôter, se remettre des calottes, dont il avait toujours cinq ou six à la main, selon les degrés de froid ou de chaud que ces machines lui marquaient. C'était une chose assez plaisante à voir ; il n'y a point de joueur de gobelets qui soit plus adroit à les manier que ce prince l'était à changer ses calottes. ”

“ L'abbé de Saint-Martin, qui, au dix-septième siècle, se rendit si ridicule par ses prétentions et ses manies, avait toujours, dit le Fureteriana, neuf calottes sur la tête pour se garantir du froid, avec une perruque par dessus, qui était toujours de travers et mal peignée ; de manière que sa figure n'était jamais dans une situation naturelle. Il avait neuf paires de bas l'une sur l'autre, comme neuf calottes ; son lit était de briques, sous lequel il y avait un fourneau, où il faisait faire du feu, pour se donner tant et si peu de degrés de chaleur qu'il en souhaitait ; ce lit n'avait qu'une petite ouverture par où il se couchait comme les Espagnols. ”

Le jésuite Ghezzi, écrivain du dix-huitième siècle, portait sept bonnets sous une perruque.

Le savant mathématicien Fourier était revenu d'Egypte presque perclus de rhumatismes, et avec une sensation continuelle de froid ; il souffrait cruellement quand il se trouvait dans une température au-dessous de vingt degrés Réaumur ; un domestique le suivait partout, prêt à lui prendre ou à lui donner un manteau. Dans les derniers temps de sa vie, épuisé par un asthme dont il souffrait depuis sa

jeunesse, il se tenait, pour écrire et pour parler, dans une espèce de boîte, qui ne permettait nulle déviation au corps, et qui ne laissait passer que sa tête et ses bras.

“Le lieutenant général de la police; Sartine, avait un faible incroyable pour les belles perruques bien frisées, bien poudrées, etc. La collection de ses perruques, tant *in-folio*, qu'*in-quarto*, *in douze*, grand et petit format, les unes plus carrées que les autres, se montait à soixante ou quatre-vingt pièces, du plus bel échantillon et du meilleur faiseur.”

“On disait autrefois à Paris de M. des Iveteaux, rapporte Vigneul-Marville, qu'il se chaussait comme les autres se coiffent, et qu'il se coiffait comme les autres, se chaussent, parce qu'il portait des souliers de castor et des calottes de maroquin, les calottes de satin étant alors les seules qui fussent d'usage, celles du cuir n'étant devenues à la mode que depuis.

“Comme il s'imaginait que la vie champêtre est la plus heureuse de toutes les vies, et qu'il voulait être heureux, il s'habilla en berger, et prenant l'air d'un *pastor fido* avec sa dame, la houlette à la main, la panetière au côté, le chapeau de paille doublé de satin couleur de rose sur la tête, il conduisait paisiblement, le long des allées de son jardin, ses troupeaux imaginaires, leur disait des chansonnettes et les gardait du loup.”

Le célèbre sculpteur florentin Donatello (mort en 1466) avait l'habitude de mettre son argent dans un panier attaché au mur de sa chambre. Ses ouvriers et ses amis y puisaient à discrétion.

Beethoven n'eut jamais ni femme ni maîtresse; mais il avait, en revanche, deux goûts impérieux: celui des déménagements et de la promenade. A peine installé dans un appartement, il y trouvait quelque défaut, et s'occupait immédiatement d'en chercher un autre. Tous les jours, après son dîner, malgré la pluie, le vent, la grêle, il fallait qu'il sortît et fît à pied une longue et fatigante promenade.

“Les philosophes sont naturellement curieux; mais jamais philosophe n'a poussé la curiosité aussi loin que M. de la Condamine. Voulant examiner de près, et par ses yeux, tous les mouvements d'un homme dans le supplice, il assista à l'exécution de Damien, assassin du feu roi Louis XV, il s'introduisit dans l'enceinte où était le criminel, et où les bourreaux seuls avaient droit d'entrer. Des gardes ayant voulu le faire sortir, le bourreau de Paris, qui le connaissait, leur dit: “Laissez, laissez monsieur tranquille, c'est un amateur.” Quand il allait voir quelques-uns de ses amis, il employait le temps de sa visite à toucher tout ce qui était dans son appartement, à fouiller dans toutes les armoires et les tiroirs. Se trouvant à Chanteloup, dans le cabinet de M. de Choiseul, au moment où on apportait ses lettres, ce ministre s'absenta et resta quelques instants dans la chambre voisine de son cabinet. M. de la Condamine s'assit tranquillement, ouvrit les lettres qui étaient sur la table, et qui traitaient sans doute des intérêts les plus secrets des différents États de l'Europe. M. de Choiseul s'écria en rentrant: “Eh! monsieur, que faites-vous? vous ouvrez mes lettres?—Ah! ah! ce n'est rien, reprit l'indiscret académicien, je voyais s'il n'y avait pas de nouvelles de Paris. On assure que M. de la

Condamine était l'homme le plus questionneur et le plus curieux de son siècle.”

“Claude, dit Suétone, avait un goût très-vif pour le jeu, et il fit de cet art le sujet d'un livre. Il jouait même en voyage, ses voitures et ses tables étaient faites de manière que le mouvement ne troublât pas le jeu.”

Louis XIII, qui avait proscrit les jeux de hasard à la cour, avait pour les échecs un goût tellement prononcé, qu'il y jouait même en carrosse. Les pièces, garnies à leurs pieds d'aiguilles, se fichaient dans un échiquier rembourré, de manière que le mouvement ne pouvait pas les faire tomber.

“Le connétable Anne de Montmorency, dit Brantôme, ne manquoit jamais à ses dévotions ny à ses prières; car tous les matins il ne failloit de dire et entretenir ses patenostres, fust qu'il ne bougeast du logis, ou fust qu'il montast à cheval et allast par les champs, aux armées parmy lesquelles on disoit qu'il se falloit garder des patenostres de M. le connétable; car en les disant et marmottant, lorsque les occasions se présentoient, comme force débordements et désordres y arrivent maintenant, il disoit: “Allez-moy prendre un tel: attachez-celuy-là à cet arbre; faites passer celuy-là par les picques tout ceste heure, ou les arquebusques tout devant moy; taillez-moi en pièces tous ces marauts, qui ont voulu tenir ce clocher contre le roy; bruslez-moi ce village; boutez-moy le feu partout, à un quart de lieue à la ronde;” et, ainsy, tels ou semblables mots de justice et pollice de guerre profferoit-il selon ses occurrences, sans se desbaucher nullement de ses Paters, jusqu'à ce qu'il les eust parraché, pensant faire une grande erreur s'il les eust remis à dire à une autre heure, tant il y estait conscientieux.”

Au seizième siècle, époque où tout le monde jurait, les jurons les plus singuliers étaient en usage. “On appeloit, dit Brantôme, ce grand capitaine, M. de la Trémouille, la *vraie Corps Dieu*, d'autant que c'estoit son serment ordinaire, ainsy que ces vieux et anciens grands capitaines en ont sceu choisir et avoir aucuns particuliers à eux: comme M. de Bayard juroit *Teste-Dieu*, *Bayard! M. de Bourbon, Sainte Barbe!* le prince d'Orange, *Saint-Nicolas!* le bonhomme M. de la Roche du Maine juroit, *Teste de Dieu pleine de reliques!* (Où diable alla-t-il trouver celuy-là?) et autres que je nommerois plus saugreneux que ceux-là; mais il vaut mieux les taire.”

“François Ier, dit le même auteur, dans la Vie de ce prince, juroit que *foy de gentilhomme*; et tel estoit son serment, comme ceux de son temps, qui l'ont veu, le peuvent affirmer encor; aussy comme il apert par un petit quolibet rithmé tellement quellement fait de ce temps, que j'ai veu parmy les papiers de notre maison, qui disent les serments des quatre roys:

*Quand la Pasque-Dieu décéda..... (Louys XI).
Par le Jour-Dieu luy succéda.... (Charles VIII).
Le Diable m'emporte s'en tint près..... (Louys XII).*

Foy de gentilhomme vint après.... (François Ier).